Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.
Pour Paris :
Trois mois. . . . . 1 fr. 25
Six mois. 2 50
Un an. . . . . 5 »
On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Étranger :
Trois mois . . . . 2 fr. 50 c.
Six mois . . . . 5 »
Un an . . . . 10 »
On s'abonne, pour l'Étranger, chez FRANCK, successeur de BROCKHAUS, à Paris et à Leipzig.

LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.
N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie FRANCK, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 10. — 29 Juillet 1849.

Nouveaux triomphes de la Hongrie.

L'armée maghyare n'a point encore fléchi sous le poids de ses lauriers entassés. Les généraux polono-hongrois remportent des victoires de plus en plus éclatantes. L'immense développement de forces de l'autocrate ne les a point effrayés. Ils ont habilement attiré les Russes dans l'intérieur du pays, pour y choisir à l'aise leur champ de bataille. Déjà le 11 juillet une lutte, effrayante d'acharnement, avait eu lieu entre la division de Georgey, appuyée aux murs de Comorn, et le principal corps des Austro-Russes, dont les pertes ont été si énormes, qu'il leur est devenu impossible d'empêcher Georgey de se faire jour à travers leurs lignes pour aller avec ses forces rejoindre au nord du Danube le corps de Dembinski. Tous deux ont ainsi opéré leur jonction sur les derrières de l'ennemi; et le premier fruit de cette manœuvre a été l'anéantissement sous les murs de Waitzen d'une partie des armées combinées de Haynau et de Paskievicz.

Les Austro-Russes s'aperçoivent un peu tard qu'ils se sont avancés beaucoup trop vite. Sans parler de Comorn et de l'île de Shutt qu'ils ont laissée derrière eux aux mains de l'ennemi, il y a encore sous les ordres d'Aulich une armée maghyare campée entre le lac Balaton et la Styrie, d'où elle menace à la fois Vienne et l'Adriatique, pouvant à son gré se porter vers l'ouest ou vers le sud, sans avoir beaucoup à craindre : car le seul corps d'observation qui lui soit opposé, celui du général Nugent, ne compte pas dix mille hommes échelonnés le long de la Mur. Tandis que les Russes entraient à Debreczin, et que le général Ramberg plantait triomphalement à Pest et sur le rocher démantelé d'Ofen le drapeau des deux empereurs, Bem réussissait à repasser la Theiss à Titel, et à reprendre sur Ielatchitj toutes ses positions dans le bannat reconquis. Ielatchitj, qui comptait isoler Bem, en étendant sa ligne d'occupation jusqu'à celle de Paskievicz, se trouve à présent lui-même isolé du côté de Zemlin.

Les Hongrois ont donc enfin brisé sur tous les points la ceinture de baïonnettes dans laquelle on avait cru pouvoir les envelopper. Les deux rives du Danube sont désormais ouvertes aux marches et contre-marches de Bem et de ses collègues, qui peuvent à leur gré s'élancer dans le nord vers la Galicie, ou dans le sud vers la Slavonie et Fiume. L'étonnant génie de Bem n'a encore rien perdu du prestige quasi fabuleux que lui ont mérité ses exploits. La fameuse canne sur laquelle ce proscrit s'appuyait dans son exil, pour aider ses pas chancelants, est toujours aux yeux du soldat superstitieux une verge enchantée dont les magiques signaux décident la victoire. Ce qui est surtout pour les Hongrois d'un prix inestimable, c'est l'attitude décidée prise par le divan turc dans les principautés danubiennes. Découragé et vendu par la France, abandonné par l'Angleterre, le divan a trouvé en lui-même assez d'énergie pour réparer avec éclat la honte des conventions de Balta-Liman. Il a déclaré officiellement qu'il saurait désormais faire respecter sa neutralité, déjà deux fois violée par les Austro-Russes combattant le général Bem. La Porte a averti les

généraux moscovites que si un nouvel échec les chassait encore une fois de la Hongrie, l'armée ottomane les désarmerait de gré ou de force. En conséquence, malgré les plus instantes prières des Russes, le prince régnant de la Serbie s'est noblement refusé à livrer passage par son territoire aux divers corps d'invasion qui débouchaient de la Valachie pour se joindre à Ielatchitj. Les conséquences de cette neutralité toute sympathique des populations de la Turquie vis-à-vis des Hongrois sont incalculables, et suffiraient presque pour assurer le succès de la guerre actuelle. Chaque coup de canon tiré contre les Russes relève et exalte le courage des Ottomans. Aussi pense-t-on que si des échecs multipliés obligeaient les généraux hongrois à évacuer avec des forces encore imposantes la Hongrie, ils trouveraient sans nul doute parmi les populations de l'empire d'Orient une hospitalité enthousiaste, et peut-être même de nouveaux éléments pour recommencer la lutte.

A quoi ont donc servi aux Austro-Russes leurs triomphales entrées dans tant de villes ouvertes et sans défense, depuis Presbourg jusqu'à Debreczin et à Pest? Les Hongrois, il est vrai, ont reculé, mais vers leurs points stratégiques, afin de mieux combattre. Les districts abandonnés par eux sont devenus déserts : vieillards, femmes et enfants y ont suivi la jeunesse armée vers les camps retranchés ; et souvent les villages évacués ont été incendiés par les habitants eux-mêmes.

L'occupation des villes dans un pays comme la Hongrie ne prouve rien. Tant qu'il s'y trouvera assez de bras pour remuer la terre et creuser des tranchées autour des marécages et des montagnes, il y aura toujours assez de forteresses contre l'ennemi. Représentant la liberté internationale vis-à-vis des Russes, soldats de la Sainte-Alliance, que les Hongrois se tiennent bien unis, et ils n'auront rien à redouter de l'autocrate, autour duquel s'agitent la défiance, la trahison et la haine.

Correspondance anglaise.

Pensées et impressions sur les Slaves et leur rôle.

I. De plus en plus le nom de Slaves, qui longtemps signifia la gloire, devient synonyme de l'esclavage. La dégradation est complète, et nous voyons ce phénomène étrange d'un peuple nombreux et guerrier, doué des inspirations les plus heureuses, et cependant gémissant sous le joug qu'il déteste. La vie d'un Slave n'est qu'une ombre, car il n'a jamais vécu. Son bras n'est pas moins vigoureux, ni son cœur moins ferme que ne le sont les bras et les cœurs de ceux qui l'oppriment. Dévouement, courage à toute épreuve, voilà des vertus communes à tous les peuples slaves. Le sol de l'Europe est trempé du sang de leurs victimes, et l'histoire du monde ne présente pas de plus tristes pages que celles de leurs efforts sans résultat et de leurs sacrifices inutiles. Il y a un lugubre mystère dans l'existence des Slaves.

II. Les esclaves de l'antiquité offrent le type véritable des Slaves de nos jours. Ce sont des hommes pris les armes à la main, traînés haletants dans les fers qui étreignent leurs corps, sans pouvoir enchaîner leurs âmes toujours libres. Lorsque les esclaves d'un monde déjà écroulé demandèrent la justice contre leurs oppresseurs, qui les vengea? Leurs frères de la barbarie, dont l'inondation se rua avec une force irrésistible contre les remparts de la ville éternelle. Les Slaves d'aujourd'hui ont, eux aussi, le désespoir dans l'âme : mais ils ont foi dans leur race. Trahis par la politique sans entrailles d'un monde qui semble toucher à son terme fatal, bientôt ils ne verront plus même dans leurs anciens tyrans que des frères. Alors aura sonné pour cette race l'heure de la domination.

III. D'une manière ou d'autre, pour le bien ou pour le mal, les Slaves maîtriseront l'avenir. Nos aveugles demandent : Que sont donc ces Slaves? Pourquoi n'y a-t-il aucun signe visible qui nous fasse reconnaître ces futurs maîtres du monde? Les Slaves sont une force que des digues savamment construites tenaient emprisonnée, mais que la tempête affranchira. Les flots qui dorment n'ont aucune forme : ils se cachent au fond des abîmes de la terre dont ils rongent en silence les rivages. Mais l'heure arrive où cette terre, avec ses temples, ses champs pleins de moissons et ses cités florissantes, doit s'engloutir. Le passé des Slaves est prophétique. Interrogez les siècles, et ils vous diront qu'autrefois les Slaves ont dominé en Asie, qu'ils ont inondé l'Allemagne jusqu'au Rhin, qu'ils ont occupé la Hollande, et de là se sont élancés jusque dans les Iles britanniques.

IV. Oui, la vieille Europe s'en va. Car aux maux affreux qu'elle endure, l'esprit des hommes les plus éminents se montre impuissant à trouver des remèdes. Il y a des bouleversements sans fin, et pas de solution. On promène partout la destruction, mais on abandonne la réhabilitation des principes divins. Ceux même qui proclament des idées saintes ne réalisent que d'impardonnables fautes. Le premier cri de la révolution française de février fut l'abolition du pacte d'iniquité conclu à Vienne. Et voilà la Russie maîtresse de Vienne, qui défie la France et la révolution européenne. Le premier cri de l'Allemagne affranchie fut la fraternité et le respect des nationalités; et son premier acte fut l'attaque des Danois et un nouveau démembrement de la Pologne. Partout déception, avortement monstrueux de l'idée rénovatrice ! après tant de sang versé, après tant de promesses magnifiques, les peuples, qu'on est parvenu à rendre criminels, se sont reconnus eux-mêmes impuissants à réaliser l'idéal de leurs rêves. On dira que ce sont les gouvernements despotiques ou perfides qui ont trompé les peuples. Il y a du vrai en ceci : mais nous croyons que le mal a de plus profondes racines.

V. A présent il n'existe plus réellement que deux forces irréconciliables. La lutte actuelle est tout entière entre des Slaves : les uns combattant pour la liberté et les droits les

plus sacrés des nations ; les autres soutenant en esclaves un despotisme étranger aux institutions primitives de leur race. La Pologne représente l'esprit slave, l'âme en peine, qui bientôt aura fini son expiation. La Russie, c'est l'esprit de conquête, l'esprit d'asservissement de la race. N'ayant rien fait pour conjurer cet esprit du mal, l'Europe occidentale succombe aujourd'hui à sa fascination. Elle recueille ce qu'elle a semé. O.

Des résultats que l'asservissement de la Hongrie amènerait pour l'Europe.

Nous n'en sommes point encore à redouter pour la Hongrie l'asservissement aux Austro-Russes. Déjà cependant le nombreux parti qui, en Occident, s'intitule *parti conservateur*, se réjouit par anticipation du triomphe de l'Autriche, et appelle de tous ses vœux la ruine des Hongrois. Cette solution si désirée de la crise actuelle apparaît à nos réactionnaires comme le retour à l'ordre et au bon droit. Suivant eux, la première conséquence de cette répression des insurgés du Danube sera l'étouffement de la révolution et le rétablissement du principe de la légitimité monarchique dans l'Europe entière. Nous accordons un moment à ces hommes du passé que l'anéantissement des insurgés polono-hongrois amènerait vraiment le résultat qu'ils espèrent. Mais à quel prix serait-il acheté? A quel prix la royauté serait-elle restaurée aux Tuileries? Assurément elle ne reviendrait pas sans le cortége des Cosaques. Impuissante à se maintenir sans l'étranger, elle devrait se placer sous le protectorat direct du grand tsar orthodoxe. Or, quelles suites amènerait un tel protectorat pour la France? Inévitablement la terreur cosaque à la place de la terreur rouge. Au lieu de la confiscation des biens par les socialistes, on aurait les confiscations impériales à la façon de Radetski et de Nicolas. Au lieu d'une convention nationale avec ses prétendues guillotines, on aurait pour la France ce qu'on a depuis vingt ans pour la Pologne, le knout et les déportations en masse loin du sol de la patrie.

Un nouveau roi de France régnant par la grâce du tsar n'obtiendrait certes pas de Nicolas les conditions que Louis XVIII obtint d'Alexandre. Les Russes à Paris seraient tout aussi terroristes, tout aussi funestes au commerce et à la propriété que les rouges. Dans ce cas, nous répond le parti conservateur, nous saurions nous lever en masse pour défendre nos foyers, et opposer à l'invasion trois millions de baïonnettes. Bien! Mais ne sera-t-il pas trop tard? Pourrez-vous résister seuls contre l'Europe entière, et qui pis est ayant à comprimer dans vos propres cités les émeutes des prolétaires? Vous pourriez résister avec la Hongrie et la Pologne pour auxiliaires. Sans elles, non! Compteriez-vous pouvoir ressusciter, quand vous en aurez besoin, ces héroïques alliées que vous travaillez à étouffer aujourd'hui? Illusion! Tous ces peuples indignement sacrifiés par la France auront dû livrer leur jeunesse aux armées du tsar. La Russie entraînera à sa suite ces masses d'hommes dont vous avez repoussé l'alliance, entachée selon vous de démagogie (comme si en toute sincérité on pouvait appeler les Hongrois et les Slaves des démagogues). Vous risquez donc de voir tous ces prétendus démagogues d'Orient, forcément transformés par vous-mêmes en Cosaques du tsar, venir vous demander un compte sanglant de la mort de leurs pères, frères et amis, à qui leur confiance dans la France du 24 février avait mis les armes à la main.

Vous vous flattez en vain de trouver pour cette éventualité un rempart dans l'Allemagne. Fractionnée au dedans en trente-six États rivaux, impuissante au dehors, malgré ses 40 millions d'âmes, elle serait elle-même entraînée dans la coalition austro-russe. Frédéric-Guillaume, qui prétend représenter l'unité allemande à sa manière, c'est-à-dire par la force et en dehors des principes démocratiques, s'appuie, uniquement pour réagir contre les patriotes allemands, sur son parent et son futur suzerain de Pétersbourg. Ainsi, tenant sous sa main les deux cours, comme les deux armées de Prusse et d'Autriche, le tsar est en état de tourner l'Europe entière contre la France. En même temps, par le fait même de ses alliances, il pèse d'un irrésistible poids sur toute la race slave, dont la domination absolue lui est forcément abandonnée par les cabinets germaniques. Le tsar devient la personnification définitive de tous les peuples slaves et de leur incalculable force. Or, il est infaillible que pour se maintenir à leur tête, cet empereur de tous les Slaves en épousera plus ou moins les querelles. C'est pourquoi, après avoir restauré dans leur absolutisme les deux trônes de Vienne et de Berlin, Nicolas se verra tôt ou tard contraint d'agir contre ses protégés, et d'ouvrir en personne la grande lutte populaire des races slaves contre la race allemande ; lutte effroyable qui divisera l'Europe en deux camps acharnés ; lutte de dévastation, dont la fin ne pourra être qu'un naufrage général de la civilisation, de tous les droits acquis et de toutes les libertés. L'unique moyen d'empêcher tant de calamités qui menacent le parti conservateur plus encore que tout autre, c'est de reconnaître l'indépendance de la Hongrie et de la Pologne, c'est de travailler à l'établissement d'une vaste union fédérative entre les Slaves, les Maghyars, les Moldo-Valaques et les Turcs.

Les indemnités impériales aux fidèles de la Hongrie.

Un manifeste de François-Joseph, daté de Schœnbrunn 7 juillet, vient d'être publié dans les deux royaumes de Slavonie et de Croatie, auxquels il est spécialement adressé. Ce manifeste établit que par suite de l'abolition de toutes les corvées et redevances urbariales, ainsi que des dîmes ecclésiastiques, les gentilshommes et les curés de ces contrées ont droit à réclamer de l'État une juste indemnité pour les pertes supportées par eux. Cette indemnité devant être liquidée le plus vite possible, l'empereur décrète qu'un premier paiement sera fait immé-

diatement, et sans même attendre l'estimation définitive des pertes encourues par chacun. Mais le décret excepte machiavéliquement de cette mesure toutes les personnes des susdits royaumes accusées ou suspectes de complicité avec les rebelles hongrois. C'est ainsi qu'on espère retenir par l'appât du gain dans l'obéissance à la dynastie les propriétaires slaves. Ce système d'indemnités payées exclusivement aux *fidèles* repose en définitive sur la confiscation : il semble être une inspiration d'Ielatchitj, qui avait l'année dernière promis aux paysans hongrois une distribution agraire de tous les biens séquestrés sur les magnats rebelles. Maintenant c'est aux prêtres et aux nobles qu'on offre, pour les attirer, les dépouilles de leurs frères. Un pareil exemple a été d'ailleurs donné depuis longtemps par Radetski en Lombardie, où, pour se rendre populaire, le vieux maréchal distribue aux prolétaires de Milan le fruit des confiscations dont il frappe les millionnaires italiens. On le voit, parmi les communistes, les moins à craindre ne sont pas ceux qui portent des diadèmes : et le temps n'est pas loin peut-être où les chefs de la Sainte-Alliance, réduits aux derniers expédients, désireront que tous les propriétaires n'aient qu'une seule tête pour pouvoir la couper d'un même coup. Voilà pourtant les sauveurs que nos conservateurs implorent.

Du mode de propagation des lumières en Russie.

Le tsar Nicolas, ce chrétien par excellence, ce sauveur de l'ordre européen, troublé par les révolutionnaires, s'est donné un titre nouveau à l'admiration du parti honnête et modéré. Par un oukaze, publié en mai dernier, il ordonne que le nombre des élèves, dans chaque université de l'empire, ne dépassera plus 300. On recevra de préférence des nobles et ceux qui se consacrent à l'étude de la médecine. L'enseignement supérieur reste donc interdit à la presque totalité des Russes, car sur 60 millions d'habitants de la Russie, la population noble n'atteint pas un million. Le gouvernement moscovite, *ce gouvernement sincère, parce qu'il est fort*, érige en système l'abrutissement de l'intelligence humaine.

Dans le royaume de Pologne, l'enseignement supérieur n'existe plus depuis 1832. Le tsar a prononcé la dissolution de l'Université de Varsovie. L'admission aux collèges a été rendue impossible aux élèves dont les parents ne sont pas assez riches pour payer les frais énormes d'inscription. M. Uvarov, ministre de l'instruction publique, a interdit les écoles supérieures à tous les plébéiens, par cette raison admirable qu'il est dangereux et cruel d'éveiller des idées et des sentiments qu'on ne peut pas satisfaire, expression textuelle de l'ordonnance. Le gouvernement moscovite, en 1817, exila les Jésuites, mais il en conserva et en développa soigneusement l'esprit.

Nous recommandons l'étude de ces faits officiels aux hommes d'État du *Constitutionnel*, des *Débats*, de l'*Assemblée nationale* et de l'*Univers*, qui se sont épris d'un amour si vif pour Sa Majesté tsarienne. E.

FAITS DIVERS.

De plus en plus la guerre de Hongrie revêt un caractère de croisade religieuse. C'est par des prières solennelles, par des jeûnes de trois jours, et en marquant leurs vêtements du signe sacré du Christ que les armées se préparent à leurs gigantesques luttes. Le clergé hongrois joue partout un rôle admirable. Le crucifix à la main, il guide les bandes irrégulières. Dès que les avant-postes ennemis paraissent, toutes les cloches sonnent l'alarme. Ce que les paysans ne peuvent pas emporter est brûlé, ou caché dans les marécages ; l'ennemi n'a d'autres vivres que ceux qu'il traîne lui-même à sa suite.

— Des voyageurs qui reviennent des parties de la Hongrie devenues depuis trois mois le théâtre de la guerre donnent du pays une description qui fait frémir. L'atmosphère y est tellement putréfiée par les masses de cadavres enterrés à la hâte, qu'on y est obligé pour respirer de se défendre par des moyens factices contre les effets du mauvais air. Les grands chemins sont bordés de monticules funèbres, et à chaque instant des têtes de chevaux morts apparaissent sortant de la terre jetée trop négligemment sur ces débris des batailles.

— Ce que les Serbes hongrois appelaient leur Paris, la florissante place de Novisad, a été changée par le ban Ielatchitj en un monceau de cendres. Dès le 11 juin, le ban s'était emparé sur les Maghyars de cette ville slave, que ses soldats, en partie Slaves eux-mêmes, avaient indignement saccagée. Les habitants, au rapport du *Viestnik*, n'ont pu sauver que leur vie en s'échappant, à peine vêtus, de leurs maisons en feu. Ielatchitj comptait, en se barricadant derrière ces ruines, bombarder plus à son aise la citadelle de Petervardin, située en face de Novisad. Mais la place assiégée a répondu aux bombes d'Ielatchitj par un autre bombardement qui a duré quatre jours et quatre nuits, et sous lequel la plus belle des cités serbes a achevé de s'écrouler en poussière. Le corps du ban, pareil à une troupe de lions altérés de sang, a promené depuis lors la dévastation tout le long du Danube, n'épargnant ni amis ni ennemis. La seule forteresse de Petervaradin continuait de le tenir en bride. « Cette citadelle, dit la *Sudslavische Zeitung*, défie tous les instruments de destruction les plus perfectionnés. Depuis que Petervaradin existe, la ruse, la famine ou la trahison sont les seuls généraux qui aient pu s'en emparer. » Cependant appuyé sur les travaux de blocus qui cernaient cette place, Ielatchitj avait espéré pouvoir étendre sa ligne assez loin vers le nord, pour opérer enfin sa jonction avec l'armée de Paskievicz. Mais il n'avait pas prévu la capitulation d'Arad, dont la garnison mourant de faim, après avoir dévoré son dernier cheval, a dû se rendre aux Maghyars. Il n'avait pas compté non plus sur la soudaine arrivée de Bem qui, après avoir de nouveau repoussé Lüders, s'est porté avec ses meilleures troupes vers le sud où il a écrasé sans peine sur toute sa vaste ligne l'armée disséminée du ban.

— Tous les moyens sont bons à l'empereur Nicolas pour venir à bout de ses ennemis. Ne pouvant écraser Bem sur les champs de bataille, il recourt contre lui aux tentatives d'assassinat. 160 mille francs sont offerts à qui apportera dans les camps russes la tête de Bem.

— Un meeting extraordinaire vient d'avoir lieu à Londres dans le but de manifester les sympathies ardentes que le peuple anglais éprouve pour la cause hongroise. A la suite de ce meeting, une société s'est formée pour représenter en permanence cette cause héroïque, et offrir aux réfugiés hongrois les secours dont ils peuvent avoir besoin. Les lords Nugent, Cobden et Dudley-Stuart et autres membres du Parlement sont à la tête de cette œuvre véritablement européenne, qu'il serait si utile de voir se propager en France.

Cyprien ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)